

1

Ce matin de bonne heure, mon frère Tommy m'a emmenée dans le pré. Il allait débouarrer Shiv, notre jument d'un an. Elle est arrivée chez nous il y a seulement une semaine. Quand il ne fait pas trop froid, on l'installe près du bois, où l'herbe est délicieuse; de l'autre côté de la clôture, nos autres chevaux la regardent, l'air de dire: «V'là la princesse qui prend ses aises.» Et elle, elle les calcule pas, elle galope, se roule dans l'herbe et fait des ruades. On dirait un cheval sauvage, un de ces mustangs qui gambadent librement en Amérique. Elle a probablement du sang de cette race, avec ses sabots très durs, sa croupe basse et inclinée, et ses taches blanches. Je la trouve magnifique, pourtant elle n'est pas bien grande et plutôt rustique. Mais elle a le port d'une reine, et j'adore ses œillades farouches.

Tom a d'abord longtemps marché à côté d'elle, comme ça, juste pour le contact. Il la frôlait, lui parlait, passait la main sur sa robe, le licol nonchalamment passé autour du bras, bien visible. Chez nous, on ne cache pas le licol au cheval pour le lui enfiler brusquement sans prévenir, ce sont les pauvres nazes qui font ça.

Shiv connaît déjà le licol, mais aujourd'hui elle n'est pas d'humeur, elle s'agite, rue. D'habitude, Tom calme un cheval en deux temps trois mouvements. Mais Shiv, au moment où il

s'approche d'elle, elle se fait la malle. Mon frère peste, et moi je me marre.

Entre deux tentatives, Tom me regarde et me dit : « Elle est comme toi, elle aime pas qu'on la commande. » Il lui parle, s'approche doucement, et elle se laisse enfin toucher à la base de l'encolure. C'est là qu'elle préfère qu'on la gratte. Puis il s'écarte d'elle de nouveau. La troisième fois, elle vient vers lui. Alors il me fait signe d'approcher, et je la caresse, je pose ma tête sur son flanc. Elle frissonne et roule des yeux fous. Quand finalement Tom réussit à lui passer le licol, la matinée est finie. Les chevaux, ça vous oblige à vivre à un autre rythme. Le temps avec eux passe différemment, et c'est magique. Plus tard, j'aimerais faire le même métier que mon père et mon frère : vendeuse de chevaux. Mais chez nous, c'est pas un métier de fille.

Je m'appelle Trinity. Oui, comme la sainte Trinité, le Père, le Fils, le Saint Esprit. Mais aussi comme la grande bringue étrange dans *Matrix*, la copine de Neo. Je la préfère de loin à la première, mais je ne le dis pas, mon père se mettrait en pétard. Je fais partie des gens du voyage. On nous appelle aussi romanicheles, Bohémiens. Ailleurs, on dit Tziganes, manouches, gitans. Ici, en Angleterre, on est les Gypsies. Quand ils veulent être méchants, les gens nous traitent d'ordures, de vermine, de *pikeys*. Ça, c'est le pire, « Sales *pikeys*. Retournez d'où vous venez. » Moi, je leur réponds : « Et d'où c'est qu'on vient, gros abruti de gorger ? » *Gorger*, c'est ainsi qu'on les appelle, dans notre langue, ceux qui ne sont pas des *pikeys* comme nous. C'est pas insultant, c'est juste pour faire la différence. Alors, hein, d'où est-ce que tu crois qu'on vient ? Jamais ils savent répondre. De toute façon,

les *gorgers* n'en ont rien à péter de savoir d'où on vient, nous, les Roms. C'est ça, notre vrai nom, celui des origines, il y a mille ans, quand on vivait encore en Inde. Avant qu'on quitte ce pays pour errer sur les routes jusqu'à la fin des temps : d'abord en Europe, lentement d'est en ouest, puis jusqu'en Amérique. Pourquoi on est partis d'Inde ? J'en sais que dalle. On avait la bougeotte, faut croire. On était curieux. On emmerdait déjà notre monde, ou on s'est fait virer pour une raison oubliée. Allez savoir...

J'ai 15 ans depuis hier, et j'ai quitté l'école à Noël. Nous, on s'arrête souvent vers les 12 ans, mais moi j'ai voulu continuer à apprendre, malgré les insultes, les moqueries, la merde qu'on foutait dans mon cartable, les chewing-gums dans mes cheveux et un doigt cassé, et quelques yeux au beurre noir ; malgré la honte, la tristesse, la colère de mes parents. Je me laissais pas faire, faut pas croire, j'ai latté quelques-unes de leurs petites gueules avant de me barrer et d'enterrer Shakespeare et les équations du second degré. Parce que je boxe, j'adore ça. Pour le sport, pas pour casser des têtes, mais disons que ça m'a servi pour ça aussi.

Ça m'a bien fait enrager de laisser tomber à cause d'eux, mais c'était devenu invivable, et même carrément dangereux pour moi. Je rêvais que Ted Billiard m'attendait dans les chiottes avec un couteau et me le plantait dans le cœur en ricanant. Je savais que je mourais, mais je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à son énorme bouton purulent sur le menton. Je craignais qu'il n'éclate juste à l'instant où je quitterais ce monde. Chaque nuit, pendant des mois, j'ai fait ce rêve. Alors mon père a pris la décision. Il a dit : «Triny, c'est fini, t'iras plus.» Il était pas

mécontent, mon père, parce que lui, il kiffait pas trop que sa seule fille aille encore à l'école. Autant il était exigeant tant que j'avais pas 12 ans, «et est-ce que tu as fait tes devoirs, et montre voir, et que je te prive de cheval si t'as pas que des A...», autant, dès la fin de la sixième, c'est à peine si j'avais encore le droit d'écrire une liste de courses. Les filles, ça se marie, ça fait des gosses et ça récurve des casseroles jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ma mère aurait bien aimé que je continue l'école, mais elle n'ose jamais rien dire, ma mère, elle ose à peine penser.

Shakespeare me manque. Et la géographie, l'histoire, et même les équations du second degré. Ce qui me manque par-dessus tout, c'est la pièce que Mrs Davies nous faisait jouer pour la fête de fin d'année. Chaque mercredi, on répétait *Le songe d'une nuit d'été*, et je partageais le rôle de Titania avec une autre fille. On s'entendait bien dans la troupe. Les pauvres types qui me harcelaient n'en faisaient pas partie. Trop décérébrés pour retenir trois lignes de texte et pour pas grimacer pendant plus de cinq minutes.

Je ne serai jamais Titania. C'est dommage. Parfois je m'imagine sur la scène du gymnase, dans une robe de fée. Mes parents sont dans la salle, mes trois frères aussi, et ma grand-mère Edna, et mon amie Sarah, et toute ma classe, les professeurs, les parents d'élèves, et même Ted, et ce connard de Bruce qui m'a cassé le doigt, et même ceux de mon campement, ils sont là et ils ont des mines émerveillées. Je scrute les faces de Ted et de Bruce, ils sont béats, envoûtés eux aussi. Le public applaudit à tout rompre quand le rideau tombe, j'entends les bravos crépiter dans le noir, et je sens une immense chaleur dans ma poitrine,

un peu comme celle qui m'envahit quand ma grand-mère Edna me raconte une histoire avant de dormir. La même chaleur, la même lumière en moi, sur cette scène, que celle qui l'enveloppe, me semble-t-il depuis que je suis petite, d'un halo bleuté.

Edna est souvent d'humeur sombre ces derniers temps. C'est parce que mon grand-père Lesley est mort il y a un an. Il avait 68 ans. C'est pas très vieux, mais il paraît que nous, les Gypsies, on a pas une longue espérance de vie. Donc, en gros, faut vivre vite et mieux, c'est ce que ça m'inspire.

Avec ma cousine Sheela, on a fait un cadeau qu'on ira déposer sur la tombe de Grandpa Les : sur une figurine qu'il m'avait offerte à Noël, représentant une fillette à côté d'une ancienne roulotte tirée par un cheval, on a fait poser une jolie plaque en métal, avec une inscription : «À toi, grand-père bien-aimé, j'espère que tu as les meilleurs sièges au paradis.»

Je ne crois pas que Les soit au paradis. Non qu'il ne le mérite pas, mais je doute qu'il existe le moindre paradis. Sheela y croit, alors je lui ai fait plaisir et accepté sa dédicace. Moi, j'aurais mis : «Cher Grandpa, sache que Gordon se porte bien, et que tu es souvent dans les conversations. Edna te parle comme si tu étais encore là, peut-être l'entends-tu ?» Gordon, c'est son cheval, un splendide irish cob ; il me l'a donné avant de mourir, ce qui a rendu mes frères verts de jalousie.

Je commence à préparer Gordon pour la foire d'Appleby, en juin. Le meilleur moment de l'année pour tous les Gypsies des îles Britanniques. Ils viennent de partout, d'Irlande, d'Écosse, du pays de Galles, dans la petite ville, pour se retrouver et vendre,